

## PROLOGUE

LE VENDREDI 12 DÉCEMBRE 1941, par une paisible matinée caraïbe où le soleil, à cette époque de l'année, caresse la peau plutôt que de la mordre, la république indépendante, libre et démocratique d'Haïti déclara les hostilités au III<sup>e</sup> Reich et au Royaume d'Italie. L'annonce prit de court les citoyens, qui, tournés vers les festivités de Noël, avaient déjà oublié que, quatre jours plus tôt, incapable d'avaloir l'anaconda de Pearl Harbor, leur bout d'île avait fait une virile entrée en guerre contre l'Empire nippon. L'information avait déboulé à la vitesse d'un cyclone force 5 sur la planète ; des centaines de millions de sceptiques avaient eu du mal à en croire, qui leurs yeux, qui leurs oreilles, selon qu'ils l'avaient lue dans les gazettes ou captée sur leur poste TSF. Les têtes couronnées du Japon et leurs fidèles sujets n'en étaient toujours pas revenus.

Il s'agissait cette fois de faire gober sa suffisance à Herr Hitler et, au passage, de voler au secours des malheureux Israélites. Premier pays de l'Histoire contemporaine à avoir aboli les armes à la main l'esclavage sur son sol, le tout jeune État avait décidé lors, pour en finir une bonne fois avec la notion ridicule de race, que les êtres humains étaient tous des nègres, foutre ! Article gravé à la baïonnette au numéro 14 de la Constitution. Aussi existe-t-il dans

le vocabulaire des natifs de l'île des nègres noirs, des nègres blancs, des nègres bleus, des nègres cannelle, des nègres rouges, sous la peau ou tout court, des nègres jaunes, des nègres chinois aux yeux *déchirés*... Dans la foulée, ces nègres polychromes avaient décrété que tout individu persécuté à cause de son ethnie ou de sa foi peut trouver refuge sur le territoire sacré de la nation. Et il devient *ipso facto* citoyen haïtien, c'est-à-dire placé sous la protection des esprits vaudou. Une promesse que les générations successives prendraient très au sérieux.

Depuis les lois raciales de Nuremberg et l'infâme Nuit sans nom, les fiers Caribéens rêvaient ainsi d'en découdre avec ce guignol gesticulant de Herr Hitler. On n'allait pas rester les bras croisés, laisser ces bouffeurs de porc cru nazis génocider les Juifs, sans compter que ça nous permettrait d'étendre davantage notre influence dans le monde. Déjà, en 1939, le pays avait adopté un décret-loi afin d'octroyer la naturalisation immédiate – sans *grate tèt*, avait exigé le peuple souverain – à tous les Juifs qui le souhaitaient. Visiblement, ça n'avait pas suffi, il fallait passer la vitesse supérieure si on voulait apporter notre aide à ces pauvres Israélites. Mandater auprès d'eux les *mystères* du vaudou ? Pas sûr que leur *ménorah*, leur *mézouza*, leurs cordons *tsitsit* auraient trouvé grâce aux yeux de nos saints. Et puis, les *lwa* et l'eau, ça n'a jamais fait bon ménage. Depuis la traversée forcée à fond de cale de l'immense océan Atlantique, ils ont une horreur crasse de l'élément liquide. Même Agwe et La Sirène censés y vivre s'aventurent rarement à plus de trois mètres des côtes. D'ailleurs, pour ne pas avoir à aller chercher des partenaires de bagatelle en Afrique, les *lwa* avaient préféré fricoter avec les dieux chrétiens et amérindiens. Il ne faut

donc pas leur parler de pureté de la race, d'authenticité identitaire et toutes ces conneries. Nous sommes tous des bâtards, point !

Ce vendredi-là, dans son adresse solennelle à la nation, le président frais élu Antoine Louis Léocardie Élie Lescot, commandant en chef des forces terrestres, navales et aériennes d'Haïti, informa ses chers compatriotes que, dès le lendemain, « nos bombardiers sillonner[aient] le ciel bleu de Berlin ». Le discours fit l'effet d'une bombe. Aux yeux du peuple qui s'y connaissait, ce n'était pas du caca de coq gaulois, l'Allemagne. C'était le symbole de puissance absolue. Tenez, les maringouins de la ville des Gonaïves, les moustiques les plus costauds de toute l'Amérique, qu'aucune aspersion massive d'insecticides n'a jamais su éradiquer, si vrombissants qu'on dirait des hélicoptères de combat, furent introduits dans le pays au XIX<sup>e</sup> siècle à bord des navires marchands teutons. Et voilà que le petit père Lescot nous mettait en situation de devoir les batailler.

Loin de s'enorgueillir, le peuple ingrat pointa du doigt la folie des grandeurs du président, qui avait fait sa proclamation à la première personne : « Je déclare la guerre à l'Allemagne et à l'Italie. » Comme s'il allait affronter seul, flanqué d'une armada de zombis invisibles, les hordes nazies. La population ne manqua pas non plus de souligner ses lacunes en matière de géographie, qui, le premier sous-caporal venu le sait, sert d'abord à faire la guerre. Comment imaginer un instant le ciel de Berlin bleu en plein mois de décembre ? Il n'a jamais mis les pieds hors de son île, celui-là ? Et puis, par quel miracle les quatre coucous venus de la Grande Guerre, l'essentiel de la flotte aérienne du pays, qui peinaient à enjamber la rivière Massacre pour venger le génocide de

nos frères en foutant une rouste aux Dominicains, parviendraient-ils jusqu'en *Bochland* pour aller dégommer Herr Hitler de son bunker ?

Pour les plus avertis, c'était juste une question de logistique. On aurait été un chouïa mieux armé, il aurait vu ce qu'il aurait vu, ce pingre – *nazi* en créole haïtien signifiant aussi « grippe-sou ». On lui aurait fait bouffer sa moustache ridicule à Charlie Chaplin, dit un homme qui avait vu *Le Dictateur* la veille. On lui aurait tellement latté le cul que même sa mère n'aurait pu le distinguer d'un babouin. Mieux, on l'aurait fait filer droit, marcher SS, ajouta l'homme sous les ovations de l'auditoire, qui s'empressa d'intégrer l'expression dans sa langue... Depuis que leurs ancêtres avaient mis une branlée aux vétérans de l'invincible armada de Napoléon, les Haïtiens s'imaginaient terrasser les plus puissants de la planète, comme on écraserait un chétif insecte, d'un talon indifférent. Dans leur esprit, un Autrichien à la gestuelle de bouffon ou un nabot corse dressé sur ses ergots, c'était blanc bicolore, bicolore blanc.

L'espace du week-end, où les préparatifs des fêtes de fin d'année laissèrent la place à des chicanes virulentes aux quatre coins de l'île, la population ne fit aucune allusion au Japon. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat nippon. Des empereurs et des rois, ces excréments de la Terre, on en avait connu, et on les avait déchués chaque fois que cela s'était avéré nécessaire. Quant aux Spaghetti, leur Duce peinait à trouver le sommeil depuis la déclaration du 12 décembre, tant il craignait des Haïtiens la légendaire vaillance... Voilà comment, entre esbroufe et galéjades, s'écoula le week-end de l'entrée en guerre de la première

république égalitaire d'Amérique afin d'extirper les infortunés Juifs de la mélasse nazie.

Le docteur Ruben Schwarzberg avait été parmi les rares à apprécier la valeur symbolique de l'allocution du nouvel homme fort de l'île, là où les natifs étaient prêts à parier que le petit père Lescot aurait décampé comme un rat de latrine à la vue, même en photo, d'un seul poil de la moustache d'Hitler. Échoué voilà deux ans à Port-au-Prince, dans des circonstances à la fois singulières et tragiques, il avait encore tout à apprendre de ce bout de terre montagneuse que, avant d'y mettre les pieds à l'âge adulte, le hasard avait déposé près de son berceau sous la forme d'un livre au titre prémonitoire : *De l'égalité des races humaines*, écrit par le médecin et intellectuel haïtien Anténor Firmin.